

DEUX FIGURES DE BOURREAUX DANS UN ROMAN CONTEMPORAIN

ENTRETIEN AVEC JÉRÔME FERRARI,
professeur de philosophie et écrivain, auteur du roman *Où j'ai laissé mon âme*¹

25, 26 et 27 mars 1957. Rescapés de la bataille de Diên Biên Phu et des camps du Viêt-minh, le lieutenant Andreani et le capitaine Degorce se retrouvent à Alger, au cœur de la « chasse aux renseignements » menée contre les combattants de l'Armée de libération nationale (ALN). Le premier, qui a pris la tête d'une section spéciale chargée de torturer et de liquider les prisonniers, s'acquitte de la tâche avec zèle et loyauté. Le second, ancien résistant torturé par la Gestapo, pétri de honte et d'états d'âme après chaque séance de torture, cherche un improbable apaisement auprès du chef de l'ALN Tarik Hadj Nacer, dit Tahar, que l'armée française vient de capturer. Ce sont ces scrupules et ces contradictions que lui jette à la figure Horace Andreani dans des interpellations à la première personne, qui rythment le récit de ces trois jours algérois.

Comment un romancier peut-il s'emparer d'un sujet aussi sensible que celui de la torture pendant la guerre d'Algérie et en faire une histoire ?

Cela a été très difficile. C'est mon sixième livre, mais il a vraiment dû s'imposer à moi. J'ai beaucoup pensé aux risques, en particulier celui d'être complètement à côté de la plaque et celui de rédiger un texte où j'aurais, à mon insu, pris le lecteur dans une sorte de fascination pour ce sujet. Le principal défi pour moi était d'arriver à parler de l'obscénité sans écrire un roman lui-même obscène.

Deux témoignages issus du documentaire de Patrick Rotman, *L'ennemi intime*, que j'ai vu à Alger en 2005 lorsque j'étais professeur au lycée international, m'ont fourni le point de départ. Le premier est celui du capitaine du troisième régiment de

parachutistes coloniaux du colonel Bigeard qui a arrêté en février 1957 et détenu pendant quelques jours le chef du Front de libération nationale (FLN) à Alger, Larbi Ben M'Hidi, avant de le remettre au général Aussaresses, lequel a fait exécuter le prisonnier et déguisé sa mort en suicide. J'avais été très frappé par l'admiration avec laquelle il évoquait son ennemi et j'avais rencontré une première confrontation entre des actes et la foi. Cet officier explique en effet qu'après la bataille d'Alger, il n'a pas pu entrer dans une église et dit, à la fin de l'interview, quelque chose comme : « Je ne crois pas avoir perdu mon honneur en Algérie, mais mettons que j'y ai laissé une partie de mon âme. » Il m'a donc donné également le titre du livre. Le second témoignage vient d'une personne à qui j'ai dédié le roman, Jean-Yves Templon, qui sortait du petit séminaire et effectuait son service militaire là-bas. Il raconte à Patrick Rotman que le deuxième jour de son arrivée, il a vu pour la première fois de sa vie des photos pornographiques, placardées sur le mur de la chambrée, et un homme se faire torturer. Il mène une réflexion éclairante sur la fascination éprouvée devant ces deux visions.

Après, il y a eu un long travail de maturation pour que l'émotion devienne un livre, avec une structure, un ton, des voix et des personnages qui ne soient plus les personnages historiques. Je voulais faire tenir la narration sur trois jours et aborder le face-à-face entre l'officier français et le prisonnier algérien en me référant au passage où Pilate est en face du Christ dans le roman *Le Maître et Marguerite* de Mikhaïl Boulgakov².

Justement, vous avez placé chacun des trois jours/chapitres de votre roman sous le signe de versets de la Bible³. Pour quelle raison ?

Ces citations sont venues de manière empirique. Le capitaine Degorce devait être un chrétien pratiquant. C'était essentiel pour moi, puisque dès le départ, je n'avais pas l'intention d'écrire sur des salauds ou des sadiques. J'ai conçu ce personnage comme quelqu'un qui n'a plus de voix et ne peut plus parler en son nom. Il s'exprime très bien pour les besoins du service, mais quand il doit construire un discours personnel, notamment parler à sa femme et à ses enfants dans ses lettres ou parler à Dieu dans ses prières quotidiennes, il ne trouve plus ses mots. Alors je me suis dit qu'il allait remplacer la prière du soir par une lecture faite un peu au hasard dans l'Ancien et le Nouveau Testament. Ensuite, je me suis rendu compte que les passages de la Bible que j'avais déjà choisis pouvaient illustrer tout le développement de la journée et être aussi ceux qu'il consultait.

En quoi le fait d'être confronté à la torture, du côté des bourreaux, rend-il muet ?

Je ne veux et ne peux pas tenir un discours général sur les bourreaux, je peux seulement imaginer ce qui se passe dans la tête d'un personnage, d'autant plus que les gens qui pratiquent la torture ne réagissent pas tous de la même façon. Je crains même que certains d'entre eux puissent dormir du sommeil du juste sans problème. Mais le personnage d'André Degorce correspond à une réalité historique, à cet officier qui exprime un malaise indépassable dans le documentaire. Alors je me suis figuré que ce capitaine était en proie à une rupture entre la manière dont il comprenait intellectuellement la nécessité des choses et la manière dont il les vivait affectivement. Je suppose que, sur le moment, la pratique de la torture pendant la bataille d'Alger a dû passer pour une nécessité au nom d'un bien supérieur chez les militaires français. Le discours général de justification logique de la torture consiste d'ailleurs en ça, avec toujours cette référence aux victimes innocentes à sauver. Au fond de lui, André Degorce ne se pardonne pas son adhésion à ce discours. En plus, tous ses mouvements intérieurs de remords et de culpabilité ne sont absolument pas suivis d'effet et, somme toute, il fait son travail de tortionnaire avec la même efficacité qu'une personne sans souci moral.

Qu'est-ce qui distingue alors les deux tortionnaires mis en avant dans votre ouvrage, le lieutenant Andreani et le capitaine Degorce ?

Au lieu d'opposer un officier qui applique la torture et un autre qui la refuse, il m'a paru plus intéressant de confronter deux personnages dont les actes ne sont pas si différents que ça, mais qui ne les vivent pas de la même façon. Je ne souhaitais pas non plus qu'Horace Andreani, qui n'est pas croyant, soit un imbécile ou un pervers. Il « surassume » ce qu'il fait, avec un cynisme et un excès tels que le lecteur peut soupçonner une posture et se demander finalement qui parle dans le titre.

Croyez-vous que le lieutenant Andreani assume vraiment son statut de tortionnaire ou qu'il essaie de se protéger ainsi de l'horreur de ses actes ?

Je laisse cette question ouverte. Une chose est sûre : Horace Andreani n'est ni un idéologue ni un idéaliste, ni même quelqu'un qui se raconte qu'il agit pour le Bien contre le Mal, auxquels il ne croit pas. Ce personnage a pour seule éthique de se dire : « Voilà, j'appartiens à un camp et je fais tout ce qu'il faut pour qu'il gagne, même si, objectivement, ceux qui sont en face ne valent ni plus ni moins que nous-mêmes ».

On entend souvent ces paroles chez les militaires. N'est-ce pas une forme de refuge pour eux de se dire qu'ils auraient pu appartenir au camp ennemi, dans d'autres circonstances ?

J'ai effectivement retrouvé cette idée dans les ouvrages que j'ai lus après la rédaction du roman, notamment dans *La question*⁴, avec ce passage où Henri Alleg est torturé depuis trois jours sans avoir parlé et se fait presque féliciter par l'un de ses tortionnaires, comme s'ils avaient passé une épreuve ensemble. Ce processus psychologique est assez facile à comprendre. Les militaires étaient faits pour le combat et, à mon avis, ils n'ont pas dû se réjouir d'avoir à réaliser cette mission affreuse. Dès lors, ils ont essayé d'y injecter une idéologie romantique et guerrière qui n'a vraiment pas lieu d'être, mais qui permet de considérer qu'on ne s'est peut-être pas totalement perdu. Je crois que le général Bigeard avait l'habitude de venir dire son respect aux prisonniers et de leur confier qu'il aurait peut-être été à leur place s'il était né en Algérie.

Pour revenir à la notion de fascination et au rapport entre la torture et la pornographie que vous avez évoqués, pensez-vous que la torture peut être fascinante ?

J'en suis absolument convaincu, parce que ça me paraît rendre beaucoup de choses intelligibles. Sauf que cette fascination est en même temps la faille qui ruine complètement le raisonnement logique justifiant les interrogatoires musclés, puisqu'elle montre qu'il se joue dans la torture autre chose que la volonté d'obtenir des renseignements : des relations de pouvoir, des pulsions de destruction de l'autre ou d'affirmation de soi, bref, des choses qui n'ont plus rien à voir avec la protection de vies innocentes.

Vous faites dire à Horace Andreani : « aucune victime n'a jamais eu le moindre mal à se transformer en bourreau, au plus petit changement de circonstances »⁵. Comment expliquez-vous ce retournement et le fait que le capitaine Degorce non seulement passe du statut de victime de la torture à celui de bourreau, mais utilise aussi ce passé pour amadouer et faire parler ses prisonniers ?

Pour André Degorce, je cherchais une idée qui pourrait lui être totalement insupportable. Comme on avance dans la vie en se servant des expériences passées, je me suis dit qu'il aurait le sentiment que son passage dans les locaux de la Gestapo de Besançon avait déjà pour but de le préparer à effectuer cette mission plus tard et que, par conséquent, même son passé de victime n'était qu'un entraînement à devenir un meilleur bourreau. Quant au basculement d'un statut à l'autre, il montre la puissance logique souveraine du discours de justification de la torture. L'Algérie est sans doute un paradigme sur cette question, vu qu'un certain nombre d'officiers de carrière qui étaient là-bas, étaient passés par la Résistance.

Est-ce à dire que les militaires français puissent trouver normal que les Allemands leur aient fait subir le même sort ?

Je ne sais pas, je ne sais pas si la situation que je décris était courante. En revanche, je songe à ce témoin dans *L'ennemi intime* qui a passé son service militaire à soumettre des prisonniers à la gégène et qui relativise beaucoup ce qu'il a fait. Il demande même à Patrick Rotman d'arrêter d'utiliser le terme de « torture », un peu exagéré d'après lui. Et à la fin de l'entretien, il raconte les sévices qu'il a subis aux mains d'une *katiba* du FLN avec le même détachement. Ce témoignage est hallucinant : tout ce qu'il a fait, tout ce qu'on lui a fait, tout ça, c'est de bonne guerre. Je ne crois pas qu'il l'ait vraiment vécu comme ça, je crois qu'il a élaboré ce discours après coup.

D'ailleurs, j'ai mis du temps à comprendre pourquoi il y avait autant de mensonges de la part de militaires comme le général Bigeard. En lisant attentivement leurs textes, j'ai réalisé que ce n'étaient pas des mensonges, mais des euphémismes : ils ne refusent pas de dire qu'ils ont employé la gégène, mais ils refusent de parler de torture en motivant bien sûr ce refus par les atrocités commises par le FLN. Ce discours est revenu de temps en temps au cours des rencontres que j'ai faites avec des lecteurs, comme si les saloperies d'un camp pouvaient être excusées par les saloperies de l'autre.

On retrouve en permanence la nécessité pour les bourreaux de se justifier, sinon ils ne peuvent pas vivre avec quelque chose de totalement injustifiable

Les fautes morales les plus importantes ne manquent jamais de justifications. Ce besoin d'expliquer ne me paraît jamais bon signe et démontre à l'inverse la valeur du refus de la torture du général de la Bollardièrre, un refus absolument non justifié, un refus de principe. Il ne voulait pas pratiquer et cautionner la torture pour telle ou telle raison, il ne voulait pas pratiquer et cautionner la torture tout court, alors il a démissionné du commandement de ses troupes en Algérie.

Comment pouvez-vous faire dire à André Degorce, un chrétien qui n'est pas censé avoir des considérations utilitaristes, que la torture « n'est acceptable d'un point de vue moral que parce qu'elle est efficace »⁶ ?

Ce personnage est à la recherche d'un code de conduite morale, pour concilier des choses inconciliables. Il essaie de se dire que, comme la torture sert un bien supérieur, tout débordement qui fait sortir du cadre strict de la mission d'obtenir des renseignements pour sauver des vies doit être absolument évité. L'illusion pour moi est d'imaginer qu'on peut baliser le terrain et se fixer des limites *a priori* auxquelles on pourrait se cantonner.

Quelle différence faites-vous entre les deux personnages chrétiens, le petit séminariste qui assiste puis participe à des séances de torture et le capitaine Degorce ?

Le premier est bien plus naïf, c'est peut-être pour ça qu'il perd la foi à la fin. Il arrive, il fait ce qu'on lui demande de faire, il est à la fois docile et brisé. C'est un aspect que je dois aussi à Jean-Yves Templon, que j'ai rencontré à plusieurs reprises. Le plus dur à vivre maintenant pour lui est de se rappeler qu'il a regardé quelqu'un se faire torturer et qu'il n'a rien dit. Il pensait que son éducation, ses humanités et sa foi le préserveraient contre cette acceptation muette et il ne s'explique pas ce qui s'est passé. Selon lui, ils étaient plusieurs à contempler ça comme un spectacle et ils étaient fascinés, comme si cette vision passait à travers tout leur vernis culturel pour s'adresser directement à ce qu'il y a de plus noir et sordide en eux.

Pensez-vous qu'il y a des personnes qui développent plus que d'autres la conscience de l'horreur de la torture ou que seul le hasard fait basculer vers la pratique tortionnaire ?

Je pense qu'il y a un énorme poids de machine et d'entraînement, la preuve avec cette conversion à la torture d'une génération presque entière de militaires qui n'étaient pas prédestinés à cela, mais je constate aussi qu'il y a eu des exceptions.

Vous insistez beaucoup sur la proximité physique entre le bourreau et sa victime.

On revient à cette nécessité de moraliser des pratiques immorales. Je me salis les mains, mais je le fais comme il faut, je torture et tue des gens, mais je les regarde. J'introduis de la rectitude morale dans des actes qui n'en ont pas. Et puis je voulais souligner l'aspect charnel et incarné de la torture, qui n'a rien d'abstrait.

D'autant plus qu'il y a souvent une dimension sexuelle dans la torture, avec des corps nus, violés...

C'est une dimension quasiment systématique et universelle, qui à mon sens fait écho au fond archaïque de l'esprit humain. Je me souviens d'un article sur la pratique banale des viols dans les commissariats égyptiens et surtout des photos d'Abou Ghraïb, avec cette jeune Américaine qui tenait les prisonniers irakiens en laisse. Elle ne suivait pas un mode d'emploi, elle faisait ce qui lui passait par la tête et qui peut passer par la tête de tout le monde.

Dans votre livre, le bourreau sans états d'âme et le bourreau dévoré par la culpabilité finissent tous les deux en enfer. Pourquoi ?

Il s'agit d'un dispositif littéraire. Quand Horace Andreani s'adresse à André Degorce quarante ou cinquante ans après les faits, il n'est pas dans un endroit réaliste, il est plutôt sur une scène de théâtre, dans un rêve ou dans un enfer où ces deux hommes ne sont pas torturés, mais simplement abandonnés. Je voulais que le lieutenant comprenne que le capitaine attendait d'être enfin puni et que la damnation était donc la seule marque possible de compassion à son égard.

Le remords ne sauve-t-il pas le capitaine Degorce de l'enfer ?

Ah non ! Ce personnage a beaucoup de défauts, mais pas celui de croire que ses remords suffisent à le sauver.

Pourquoi André Degorce est-il fasciné par le prisonnier algérien et se confie-t-il même à lui ?

Je vous fais deux réponses, une historique et puis une littéraire. À l'origine, il y a les photos de l'arrestation de Larbi Ben M'Hidi en 1957. Il était sans doute assez intelligent pour savoir qu'il était fini, mais il a un visage incroyablement serein. Historiquement, son attitude a fortement impressionné tous les gens qui l'ont approché. La scène que je dépeins dans laquelle le capitaine Degorce fait présenter les armes à Tahar a vraiment eu lieu pour le chef du FLN à Alger.

Après, dans la construction du roman, je me suis dit qu'en fait le capitaine devait envier cet homme qui a aussi ordonné des choses horribles et qui semble ne pas en souffrir moralement. Il a l'impression d'être devant quelqu'un qui miraculeusement n'a pas laissé son âme derrière lui et détient un secret susceptible de sauver son geôlier.

Est-ce une question de foi ? Ou une question de cause, dans la mesure où Tahar défendrait la libération de son pays tandis que le capitaine Degorce se verrait plus ou moins comme un oppresseur ?

En termes de foi, je ne sais pas comment c'est possible. Je ne le dis pas dans le roman, vu que Tahar ne s'exprime pas beaucoup et qu'il doit rester caché derrière une attitude incompréhensible. Évidemment, il ne fait aucun doute dans mon esprit que la cause algérienne était légitime, mais ce n'est pas le problème fondamental pour moi. Justement, la légitimité d'un combat ou d'une aspiration ne sanctifie pas tout ce qui est fait en son nom.

La notion d'esprit de corps peut aussi intervenir chez les militaires dans l'acceptation de la torture.

Par rapport aux ouvrages que j'ai consultés, j'ai l'impression que les effets d'entraînement du groupe et d'obéissance ont plus fonctionné dans le contingent. Au sein des corps comme les parachutistes, qui n'étaient pas très disciplinés, il n'y a pas de discours de soumission aux ordres ou de mécanisme aveugle d'entraînement, mais plutôt l'idée que la torture était la bonne chose à faire, ce que je trouve plus intéressant.

Est-ce que vous imaginez vos personnages revenir, le cas échéant, à une vie normale ?

D'un point de vue historique, oui. Certains tortionnaires sont même allés exporter leurs compétences en Afrique ou en Amérique, comme Paul Aussaresses aux États-Unis.

Quel rôle peut jouer la littérature dans le débat sur la torture ?

Je crois que le romancier peut faire des choses que l'historien ne peut pas faire, à cause de l'objectivité sur laquelle repose la scientificité de son travail. Le roman est un moyen d'accès à une forme de vérité qui ne se laisse pas saisir par l'exactitude des faits. En entrant à fond dans l'esprit et dans la conscience d'un personnage qui n'existe pas, qui pense à des choses qui n'ont jamais été exactement pensées comme ça, on parvient pourtant à dire quelque chose sur la manière dont se comportent les hommes. Je parle de choses dont je n'ai rigoureusement aucune expérience, mais je le fais parce que je crois que chacun de nous possède suffisamment de côtés sombres en lui pour cerner le problème.

Mais est-ce plus facile à votre avis pour vos personnages de basculer dans la torture que de prendre une position inverse ?

Il y a un entraînement plus simple vers le Mal. La position du général de la Bollardière est héroïque, pas seulement parce qu'il joue sa carrière, mais parce qu'il est quasiment tout seul, il a le courage de penser tout seul contre tout ce qui se pense à l'époque. À cet égard, la lettre de démission du secrétaire général de la préfecture d'Alger, Paul Teitgen, est aussi magnifique, quand il dit qu'il ne peut pas continuer son travail après avoir « reconnu sur certains assignés les traces profondes des sévices ou des tortures qu'il y a quatorze ans [il subissait] personnellement dans les caves de la *Gestapo* de Nancy ». Ces hommes refusent de se mettre sur le plan de l'efficacité, et si Paul Teitgen le fait à un moment, c'est pour remarquer qu'en cherchant l'efficacité immédiate, on propage la haine et on travaille à sa propre défaite.

Entretien réalisé le 27 juin 2011 par Olivia Moulin et Jean-Étienne de Linares, avec la contribution d'Anne-Cécile Antoni, présidente de l'ACAT-France de 2008 à 2010.

[1] FERRARI, Jérôme. *Où j'ai laissé mon âme*, Arles, Actes Sud, 2010, 159 pages.

[2] BOULGAKOV, Mikhaïl. *Le Maître et Marguerite*, Paris, Éditions Robert Laffont, 1968, 528 pages.

[3] Genèse, 4, 10, l'interpellation de Dieu à Caïn : « Et Dieu dit : Qu'as-tu fait ? La voix du sang de ton frère crie de la terre jusqu'à moi. » ; Matthieu, 25, 41-43, la parabole du jugement dernier : « Ensuite il dira à ceux qui seront à sa gauche : Retirez-vous de moi, maudits, et allez au feu éternel, préparé au diable et à ses anges. Car j'ai eu faim, et vous ne m'avez pas donné à manger ; j'ai eu soif, et vous ne m'avez pas donné à boire. J'étais étranger, et vous ne m'avez pas recueilli ; j'étais nu, et vous ne m'avez pas vêtu ; j'étais malade et en prison, et vous ne m'avez pas visité. » et Jean, 2, 24-25, la lucidité de Jésus sur la nature de l'homme : « Mais Jésus ne se fiait point à eux, parce qu'il les connaissait tous. Et qu'il n'avait pas besoin qu'on lui rendît témoignage d'aucun homme, car il savait de lui-même ce qui était dans l'homme. »

[4] ALLEG, Henri. *La question*, Lausanne, La Cité, 1958, 125 pages.

[5] *Où j'ai laissé mon âme*, p. 23.

[6] *Ibidem*, p. 74.